

Un ennemi
du peuple

(Stoichmann - Bailli)

(Isuine)

dante de son côté. Oui, et pense donc... j'ai eu la visite du président de l'Association des petits propriétaires.

MADAME STOCKMANN : Ah bon ? Et qu'est-ce qu'il voulait ?

STOCKMANN : Me soutenir également. Ils veulent me soutenir, tous, au cas où il y aurait des difficultés. Katrine... sais-tu ce que j'ai derrière moi ?

MADAME STOCKMANN : Derrière toi ? Non. Qu'est-ce que tu as derrière toi ?

STOCKMANN : La majorité compacte.

MADAME STOCKMANN : Ah bon ! C'est bien pour toi, Tomas ?

STOCKMANN : Oui, je pense bien ! *(Il se frotte les mains en faisant les cent pas.)* Oui, Seigneur Dieu, quel plaisir d'être fraternellement associé à ses concitoyens de la sorte !

PETRA : Et de faire tant de choses bonnes et utiles, père !

STOCKMANN : Et pour sa ville natale par-dessus le marché, vois-tu !

MADAME STOCKMANN : On a sonné.

STOCKMANN : C'est sûrement lui... *(On frappe.)* Entrez donc !

LE BAILLI *arrive du vestibule* : Bonjour.

STOCKMANN : Bienvenue, Peter !

MADAME STOCKMANN : Bonjour, beau-frère. Comment allez-vous ?

LE BAILLI : Merci, comme ça. *(Au Docteur :)* J'ai reçu de toi, hier, après la fermeture des bureaux, un rapport concernant l'état des eaux à l'établissement thermal.

STOCKMANN : Oui. Tu l'as lu ?

LE BAILLI : Oui.

STOCKMANN : Et qu'en dis-tu ?

LE BAILLI, *avec un regard de côté* : Hum...

MADAME STOCKMANN : Viens, Petra. *(Petra et elle entrent dans la pièce de gauche.)*

LE BAILLI, *après une pause* : Était-il nécessaire de mener toutes ces investigations derrière mon dos ?

STOCKMANN : Oui, tant que je n'avais pas de certitude absolue...

LE BAILLI : Et donc, tu penses l'avoir maintenant ?

STOCKMANN : Oui, tu as bien pu t'en convaincre toi-même.

LE BAILLI : Ton intention est-elle de présenter ce rapport à l'administration des Bains comme une sorte de document officiel ?

STOCKMANN : Mais oui. Il faut faire quelque chose, n'est-ce pas ? Et vite.

LE BAILLI : Comme d'habitude, tu utilises des termes très forts dans ton rapport. Tu dis, entre autres, que ce que nous offrons à nos curistes est une intoxication permanente.

STOCKMANN : Oui, mais, Peter, peut-on définir cela autrement ? Réfléchis donc... de l'eau empoisonnée, à usage interne et externe ! Et ce, pour de pauvres malades qui recourent à nous de bonne foi et qui nous paient cher pour recouvrer la santé !

LE BAILLI : Et tu en arrives, en conclusion, au résultat que nous devons construire un égout pour évacuer les immondices présumées de la vallée du Moulin, et qu'il faut modifier les canalisations.

STOCKMANN : Oui, tu vois une autre solution ? Moi, pas.

LE BAILLI : J'ai prétexté, ce matin, une course à faire chez l'ingénieur civil. Et j'ai abordé — comme ça, en plaisantant à demi — ces propositions comme une chose que, peut-être, nous devrions envisager dans l'avenir.

STOCKMANN : Dans l'avenir !

LE BAILLI : Il a souri de mon extravagance... bien entendu. T'es-tu donné le loisir de réfléchir à ce que ces modifications coûteraient ? Selon les renseignements que j'ai reçus, les frais monteraient vraisemblablement à plusieurs centaines de milliers de couronnes.

STOCKMANN : Ce serait si cher que ça ?

LE BAILLI : Oui. Et puis voilà le pire. Les travaux prendraient au moins deux ans.

STOCKMANN : Deux ans, tu dis ? Deux années entières ?

LE BAILLI : Au moins. Et que ferons-nous des Bains pendant ce temps-là ? Les fermerons-nous ? Oui, nous y serions forcés. Ou bien tu crois peut-être que des gens viendraient chez nous lorsque le bruit courrait que l'eau serait dangereuse pour la santé ?

STOCKMANN : Mais enfin, Peter, elle l'est.

LE BAILLI : Et tout cela maintenant... maintenant précisément, alors que l'établissement est en plein essor. Les villes voisines réunissent également certaines conditions pour devenir des lieux de cure. Tu ne crois pas qu'elles se mettraient aussitôt en action pour attirer tout le flot des visiteurs ? Si, sans aucun doute. Et nous resterions là. Il faudrait probablement que nous fermions ce coûteux établissement. Et comme ça, tu aurais ruiné ta ville natale.

STOCKMANN : Moi... ruiné... !

LE BAILLI : C'est uniquement par les Bains que la ville a un avenir digne de ce nom. Tu le sais aussi bien que moi.

STOCKMANN : Mais alors, que penses-tu faire ?

LE BAILLI : Ton rapport n'a pas réussi à me convaincre que l'état des eaux des Bains était aussi critique que tu le prétends.

STOCKMANN : Ce serait pis encore, vois-tu ! Ou bien ce le sera en été, quand la chaleur viendra.

LE BAILLI : Comme je l'ai dit, je crois que tu exagères considérablement. Un médecin compétent doit savoir prendre des mesures... il doit s'entendre à prévenir des effets nuisibles et à y remédier s'ils se manifestaient.

STOCKMANN : Et puis ?... Quoi encore ?...

LE BAILLI : Les canalisations existantes sont un fait, il va de soi qu'il faut les traiter comme telles. Mais il est probable qu'en temps voulu la direction ne répugnerait pas à introduire certaines améliorations, avec des moyens raisonnables.

STOCKMANN : Et tu crois que je me prêterais jamais à une telle fourberie ?

LE BAILLI : Une fourberie ?

STOCKMANN : Oui, ce serait une fourberie... une trahison, un mensonge, un crime, tout simplement, contre le peuple, contre la société tout entière !

LE BAILLI : Comme je te l'ai fait remarquer, je n'ai pas pu parvenir à la conviction qu'il y ait à proprement parler quelque danger imminent.

STOCKMANN : Mais si, tu en es convaincu. C'est impossible autrement. Mon rapport est véridique et tout à fait exact, je le sais ! Et tu le comprends fort bien, Peter. Mais c'est seulement que tu refuses de l'admettre. C'est toi qui as fait en sorte que les bâtiments des Bains et les canalisations soient placés là où ils sont. Et c'est cela... c'est cette maudite erreur que tu ne veux pas admettre. Peuh... tu ne crois pas que je te perce à jour ?

LE BAILLI : Et même si c'était le cas ? Si, peut-être, je veille avec une certaine anxiété sur ma réputation, c'est pour le bien de la ville. Sans autorité morale, je ne puis gouverner ni diriger les affaires de façon à les rendre utiles au bien général. Voilà pourquoi... et pour diverses autres raisons... il est important pour moi que ton rapport ne soit pas remis à la direction des Bains. Il faut le retirer, dans

l'intérêt général. Plus tard, je mettrai l'affaire à l'ordre du jour et nous ferons de notre mieux, en secret. Mais il faut que rien, pas un seul mot, ne soit officiellement connu dans cette affaire fatale.

STOCKMANN : Eh bien, on ne pourra empêcher cela, mon cher Peter.

LE BAILLI : Il faut, on doit l'empêcher.

STOCKMANN : On ne pourra pas, te dis-je. Il y a trop de gens qui sont au courant.

LE BAILLI : Au courant ! Qui ça ? Ce ne seraient pas ces messieurs du *Messenger du peuple* qui... ?

STOCKMANN : Oh si ! Eux aussi. La presse libre, indépendante va veiller à ce que vous fassiez votre devoir.

LE BAILLI, après un bref silence : Tu es un homme extrêmement inconsidéré, Tomas. Tu n'as pas réfléchi aux conséquences que cela peut entraîner pour toi ?

STOCKMANN : Des conséquences ? Des conséquences pour moi ?

LE BAILLI : Pour toi et les tiens, oui.

STOCKMANN : Par le diable, qu'est-ce que ça veut dire ?

LE BAILLI : Je pense que, toute ma vie durant, je me suis montré un frère secourable pour toi.

STOCKMANN : Oui, et je t'en remercie.

LE BAILLI : Je ne t'en demande pas tant. Il faut dire aussi que pour une bonne part, j'y ai été obligé... dans mon propre intérêt. J'espérais toujours que tu pourrais te tenir tranquille si je t'aidais à améliorer ta situation économique.

STOCKMANN : Comment ça ?... Ainsi, ce n'était que dans ton propre intérêt ?...

LE BAILLI : En partie, te dis-je. Il est pénible pour un fonctionnaire de voir ses proches se compromettre en permanence.

STOCKMANN : Et il te semble que c'est ce que je fais ?

LE BAILLI : Oui, malheureusement, sans le savoir. Tu as un tempérament agité, querelleur, rebelle. Et puis cette manie malencontreuse que tu as d'écrire publiquement sur n'importe quoi. Dès que tu as une idée... il faut que, tout de suite, tu écrives un article de journal ou toute une brochure.

STOCKMANN : Oui, mais n'est-ce pas le devoir d'un citoyen que de s'adresser au public quand il a conçu une pensée nouvelle ?

LE BAILLI : Oh ! le public n'a aucun besoin d'idées neuves.

Ce qui satisfait le mieux le public, ce sont les bonnes vieilles idées reçues.

STOCKMANN : Et tu dis ça carrément !

LE BAILLI : Oui, il faut bien que je te parle franchement pour une fois. Jusqu'ici, j'ai cherché à l'éviter, sachant combien tu es irritable. Mais à présent, il faut que je te dise la vérité, Tomas. Tu n'as aucune idée du tort que te fait ton impétuosité. Tu te plains des autorités, voire du gouvernement lui-même, tu le renverserais volontiers, tu prétends avoir été évincé, persécuté. Mais peux-tu t'attendre à autre chose... incommode comme tu l'es.

STOCKMANN : Comment ça... je suis incommode aussi ?

LE BAILLI : Oui, Tomas, il est fort incommode de travailler avec toi. J'en sais quelque chose. Tu n'as d'égard pour personne, tu parais tout simplement oublier que c'est à moi que tu dois ton poste de médecin des Bains...

STOCKMANN : J'étais tout indiqué pour ce poste ! Moi et personne d'autre ! J'ai été le premier à voir que la ville pourrait devenir une station de cures florissante. Et j'étais le seul à voir cela en ce temps-là. J'étais isolé et je me suis battu pour cette idée pendant bien des années. Et j'ai écrit, écrit...

LE BAILLI : Incontestablement. Mais à l'époque, les temps n'étaient pas encore mûrs. Bien sûr ! tu ne pouvais en juger là-bas dans ton trou. Mais lorsque le moment est venu, c'est moi... et les autres... qui avons pris l'affaire en main...

STOCKMANN : Oui, et vous avez gâché mon superbe plan. Eh oui ! On voit bien maintenant comme vous étiez des types intelligents !

LE BAILLI : À mon avis, cela montre seulement que, de nouveau, tu as besoin de donner libre cours à ton agressivité. Tu en veux à tes supérieurs... c'est une vieille habitude, non ? Tu ne peux supporter aucune autorité. Tu regardes de travers quiconque exerce une fonction supérieure, tu le considères comme un ennemi personnel... et toute arme t'est bonne pour attaquer. Mais je viens d'attirer ton attention sur les intérêts qui sont en jeu pour toute la ville... et par conséquent pour moi aussi. Et donc, je te dis, Tomas, que je serai impitoyable sur ce que j'ai maintenant l'intention d'exiger de toi.

STOCKMANN : Et qu'est-ce que c'est que cette exigence ?

LE BAILLI : Puisque tu as eu l'indiscrétion de mentionner cette situation délicate à des gens que cela ne regarde pas,

alors qu'il aurait fallu garder le secret absolu, l'affaire ne peut être étouffée, bien entendu. Toutes sortes de rumeurs vont se répandre et les gens malintentionnés parmi nous vont grossir ces rumeurs d'ajouts en tout genre. Aussi vaudrait-il être nécessaire que tu combattes publiquement ces bruits.

STOCKMANN : Moi ! Comment cela ? Je ne te comprends pas.

LE BAILLI : On attend de toi qu'après des investigations nouvelles tu parviennes au résultat que l'affaire n'est pas, tant s'en faut, aussi dangereuse ou alarmante que tu l'imaginais au début.

STOCKMANN : Ah ! ah !... voilà ce que tu attends !

LE BAILLI : De plus, on attend que tu exprimes publiquement ta confiance en l'administration, en disant qu'elle va procéder à des mesures fondamentales et consciencieuses pour remédier à de possibles défauts.

STOCKMANN : Oui, mais vous ne pourrez jamais le faire tant que vous donnerez dans la tricherie et le bousillage. Je te le dis, Peter, et c'est ma conviction la plus intime !...

LE BAILLI : En tant que fonctionnaire, il ne t'est pas permis d'avoir une conviction intime.

STOCKMANN, *tressaillant* : Pas permis de... ?

LE BAILLI : En tant que fonctionnaire, te dis-je. En tant que personne privée... Dieu me garde, c'est une autre affaire. Mais en tant qu'employé subalterne des Bains, il ne t'est pas permis d'exprimer une conviction qui s'oppose à celles de tes supérieurs.

STOCKMANN : Cela va trop loin ! Moi, comme médecin, comme homme de science, il ne me serait pas permis de... ?

LE BAILLI : L'affaire que l'on traite ici n'est pas purement scientifique. C'est une affaire complexe. Elle est à la fois technique et économique.

STOCKMANN : Eh ! par le diable, peu m'importe ce qu'elle peut être ! Je veux avoir la liberté de m'exprimer sur toutes les situations possibles, dans le monde entier !

LE BAILLI : Je t'en prie. Mais seulement, pas sur les Bains... Nous te l'interdisons.

STOCKMANN, *criant* : Vous me l'interdisez !... Vous ! De pareils... !

LE BAILLI : Je te l'interdis, moi... moi, ton supérieur. Et quand je t'interdis quelque chose, tu n'as plus qu'à obéir.

STOCKMANN, *se maîtrisant* : Peter... en vérité, si tu n'étais pas mon frère...

PETRA, *ouvrant la porte à la volée* : Père, tu n'as pas à tolérer ça !

MADAME STOCKMANN, *la suivant* : Petra, Petra !

LE BAILLI : Ah ! on écoute aux portes !

MADAME STOCKMANN : La maison est si sonore ! Nous n'avons pas pu éviter de...

PETRA : Si ! J'écoutais.

LE BAILLI : Bon, au fond, ça ne me déplaît pas...

STOCKMANN, *approchant* : Tu m'as parlé d'interdire et d'obéir ?...

LE BAILLI : Tu m'as forcé à parler sur ce ton.

STOCKMANN : Et je dois me désavouer par une déclaration officielle ?

LE BAILLI : Nous tenons pour une nécessité inévitable que tu rendes publique une déclaration dans le sens que j'ai exigé.

STOCKMANN : Et si je... n'obéis pas ?

LE BAILLI : Alors, nous ferons nous-mêmes une déclaration pour tranquilliser le public.

STOCKMANN : Parfait. Mais alors, je m'inscrirai en faux. Je tiens à mon affaire, je vais prouver que j'ai raison et que vous avez tort. Et alors, que ferez-vous ?

LE BAILLI : Alors, je ne pourrai empêcher que tu sois renvoyé.

STOCKMANN : Quoi !...

PETRA : Père... renvoyé !

MADAME STOCKMANN : Renvoyé !

LE BAILLI : Renvoyé comme médecin des Bains. Je me verrai amené à exiger ton congé immédiat, à t'éloigner de toute occupation ayant trait aux Bains.

STOCKMANN : Et vous oseriez ça ?

LE BAILLI : C'est toi qui joues ce jeu risqué.

PETRA : Mon oncle, c'est une conduite révoltante contre un homme comme père !

MADAME STOCKMANN : Tais-toi donc, Petra !

LE BAILLI, *regardant Petra* : Ah ! ah ! on se mêle déjà d'avoir des opinions. Oui, bien entendu. (*À Mme Stockmann :*) Belle-sœur, vous êtes probablement la plus raisonnable dans cette maison. Servez-vous de l'influence que vous pourriez avoir sur votre mari. Amenez-le à considérer ce que cela va entraîner tant pour sa famille...

STOCKMANN : Ma famille ne concerne que moi !

LE BAILLI : ... tant pour sa famille, dis-je, que pour la ville dans laquelle il vit.

STOCKMANN : C'est moi qui veux le véritable bien de la ville. Je veux dévoiler les déféctuosités qui, tôt ou tard, viendront à la lumière du jour. Oh ! on verra bien que j'aime ma ville natale.

LE BAILLI : Toi qui, dans ton entêtement aveuglé, vas la priver de sa plus importante source de revenus.

STOCKMANN : Cette source est empoisonnée, mon brave ! Es-tu fou ? Nous vivons ici du commerce des immondices et de la pourriture ! Notre vie sociale florissante tire ses revenus d'un mensonge !

LE BAILLI : Imaginations... ou pis encore. L'homme qui lance des insinuations si profondes contre sa propre ville, il faut que ce soit un ennemi de la société.

STOCKMANN, *allant vers lui* : Et tu oses !...

MADAME STOCKMANN, *s'interposant* : Tomas !

PETRA, *prenant son père par le bras* : Reste calme, père !

LE BAILLI : Je ne m'exposerai pas à des violences. Te voilà averti. Réfléchis à tes devoirs envers toi et les tiens. Au revoir ! (*Il sort.*)

STOCKMANN, *faisant les cent pas* : Et il faut que je subisse un pareil traitement ! Dans ma propre maison, Katrine ! Qu'en dis-tu ?

MADAME STOCKMANN : Oh oui ! c'est une honte et une dérision, Tomas...

PETRA : Si j'avais pu tuer l'oncle !...

STOCKMANN : C'est de ma faute. J'aurais dû me dresser contre eux depuis longtemps... montrer les dents... mordre ! Et m'appeler un « ennemi de la société » ! Moi ! Ça, ma parole, je ne l'admettrai pas.

MADAME STOCKMANN : Mais, mon cher Tomas, c'est tout de même ton frère qui a le pouvoir...

STOCKMANN : Oui, mais moi, j'ai le droit pour moi, vois-tu !

MADAME STOCKMANN : Hélas oui ! le droit, le droit. À quoi ça sert que tu aies le droit si tu n'as pas le pouvoir ?

PETRA : Mais voyons, mère... comment peux-tu parler ainsi ?

STOCKMANN : Donc, il ne servirait à rien, dans une société libre, d'avoir le droit pour soi ? Tu es ridicule, Katrine ! Et de plus... est-ce que je n'ai pas la presse libre et indépen-